



LAURE

LE TRISTE PRIVILÈGE
OU UNE VIE
DE CONTE DE FÉE

ALLIA

Le Triste Privilège
ou une vie de conte de fée

LAURE

*Le Triste Privilège
ou une vie de conte de fée*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2015

Le présent texte, plus connu sous le titre que lui attribuèrent Georges Bataille et Michel Leiris, *Histoire d'une petite fille*, a paru pour la première fois à titre posthume, en 1943 à Paris. Jérôme Peignot, neveu de Laure, évoque son titre initial, *Le Triste Privilège ou une vie de conte de fée*, dans la préface au recueil *Écrits de Laure*, paru chez Jean-Jacques Pauvert à Paris en 1971.

Photographie de John Cimon Warburg © SSPL/NMEM /Royal Photographic Society/Leemage.

© Éditions Allia, Paris, 2015, pour la présente édition.

DES yeux d'enfant percent la nuit.

La somnambule, en longue chemise blanche, éclaire les coins d'ombre où elle s'agenouille marmottant toute endormie devant le crucifix et la Vierge Marie. Les images pieuses couvrent les murs, la dormeuse se prête à tous les agenouillements et puis glisse entre ses draps. Livrée aux fantômes moins réels qui, eux aussi, ont tous les droits sur moi, ma chambre reprend son immobilité lourde de cauchemar prématuré.

La terreur se lève entre quatre murs comme le vent sur la mer. Une très vieille femme cassée en deux me menace de son bâton, un homme rendu invisible par le fameux anneau me guette à tout instant, Dieu "qui voit partout et connaît toutes les pensées" me regarde, sévère. Le rideau blanc se détache de la fenêtre, il plane dans les ténèbres, s'approche et m'emporte : je traverse doucement la vitre et monte au ciel...

Des milliers de points lumineux apparaissent dans l'obscurité, ils dansent en rond, s'éloignent de la veilleuse, essaient vers moi. Une fine poussière d'arc-en-ciel se pose

sur les objets, les gouttes de couleur glissent les unes sur les autres. Cônes, cercles, rectangles, pyramides liquides et phosphorescentes, abécédaire des formes et des couleurs, prisme solaire, ciel de mes yeux en pleurs ; les phosphènes dansent en rond... le lit tangué sous la houle des rêves.

Et les jours de ces nuits c'était une enfance sordide et timorée, hantée par le péché mortel, le Vendredi saint et le Mercredi des cendres. Enfance écrasée sous les lourds voiles de deuil, enfance voleuse d'enfants.

Non, tout n'est pas dit. Des mains criminelles ont agrippé la roue du destin : beaucoup en restent là, nouveau-nés vigoureux étranglés par le cordon ombilical et pourtant... ils ne "demandaient qu'à vivre".

Écoutez-les, la nuit est pleine de leurs cris : longs cris déchirants interrompus par un bruit de fenêtre brutalement fermée, cris rauques et liquides étouffés par le bâillon et mourant entre les lèvres, appels stridents, noms d'hommes ou de femmes jetés dans le vide éternel, rire vengeur tombant de haut en cascade de mépris, plaintes vagues et diffuses, vagissements d'enfants à voix d'hommes. Tous ces cris, mêlés au vol des feuilles d'automne,

montent d'un jardin comme monterait l'odeur de la rosée, de l'humus et du foin coupé.

C'est un jardin bien parisien où j'ai trouvé à me cacher. De derrière les fusains un homme est sorti tout pâle, il s'incline, serre une main dans le vide, s'en va à petits pas sur les cailloux blancs, s'incline encore, étreint cette main inexistante et repart avec précaution tout autour de la pelouse... Un autre surgit, face enflammée, lèvres vermeilles, il a surpris mon refuge encastré dans le mur et caché par ces affreux massifs de fuchsias. Là, c'est plein de lierre, de suie, de fleurs de bégonias écrasées dans les doigts et de signes de marelles tracés à la craie. L'homme, geste obscène, s'approche mais il y a bien des détours savants et voici qu'un autre enjambe sa fenêtre, éperdu, battant l'air comme un moulin, l'écume lui sort des lèvres : "Ils m'ont volé, les salauds", on le maîtrise. Maintenant passe une femme, mains jointes sous le menton elle court de tout son corps informe, flasque et balourd, ses visions arrachent au passant un demi-sourire aussitôt figé parce que là-haut apparaît un visage blême qui essaie de s'introduire entre les barreaux de sa cage, essaie de face et puis de biais mais en vain, alors un bras blanc décharné passe et pend doucement jusqu'au soir comme un linge au vent.

Une meute menteuse et souriante (parents et médecins) tourne autour de la fosse aux fous du jardin de l'enfance.

Pauvres êtres falots et leur douleur qui se rend pour s'être trop cabrée et leur douleur vaincue, impuissante, écrasée, idiote. Écoutez-les : a b c d je ne sais plus parler, 1 2 3 4 je ne sais plus compter.

Que vous importent l'innocent du village ou la folle du quartier ? Les rues ne sont-elles pas pleines de consciences achetées, d'échines brisées ? D'autres êtres encore, voués à une mort plus proche ou à une vie meilleure, s'en vont échouer dans les foires, dans les ports, dans les squares, sous les ponts.

Les épaves vivantes, venues de tous les naufrages – misère ou désespoir – se retrouvent étonnées sur les bords friables des quais. Étonnées de se voir face à face, d'homme à homme, et puisque les regards se croisent, on échange ces mots passe-partout, sans aucun sens et lourds de signification. Seuls, ceux qui reviennent de loin s'entendent *ainsi* parler... de la pluie et du beau temps. Et il semble que la terre, répondant au son des voix, devienne plus ferme sous les pas. L'eau du fleuve roule ses eaux grasses, charrie ses lourdes puanteurs.

Au-dessus des ponts la ville, au-delà de la ville les champs. Et dans la ville et dans les champs une mer mouvante de regards humains.

Pas un qui ne cache un secret, une *histoire*, qui ne soit une réponse, un appel, une explication. Regards si clairs et très purs avec leurs fonds troubles de taches et de filets : algues et détritiques humains. Regards exorbités, glauques et chassieux, regards aphones et d'autres illuminés, regards qui savent haïr et mépriser, regards aimants et confiants, regards qui révèlent *un* but, *une* volonté, regards que le désir voile dans le sang. J'entrevis tous ces regards à travers celui-là qui, insistant et perdu dans une pâleur d'affamé, semblait demander compte à toute impuissance, à toute défaite humaine autre que la sienne.

– Je n'habitais pas la vie mais la mort. Aussi loin que je me souvienne, les cadavres se dressaient tout droit devant moi : “Tu as beau te détourner, te cacher, renier... tu es bien de la famille et tu seras des nôtres ce soir” ; ils discouraient tendres, aimables et sardoniques, ou bien à l'image de ce Christ, l'éternel humilié, l'insane bourreau, ils me tendaient les bras.

De l'occident à l'orient, de pays en pays, de ville en ville je marchais entre les tombes.

Bientôt le sol me manqua, qu'il fût herbu ou pavé, je flottais, suspendue entre ciel et terre, entre plafond et plancher. Mes yeux douloureux et renversés présentaient au monde leurs lobes fibreux, mes mains crochets de mutilés transportaient un héritage insensé. Je chevauchais les nuages avec des airs de folle échevelée ou de mendiante d'amitié. Me sentant quelque peu monstre, je ne reconnaissais plus les humains que pourtant j'aimais bien. Enfin, je me pétrifiai lentement jusqu'à devenir un parfait accessoire de décor.

J'ai longtemps erré, traversant la ville de part en part, de fond en comble. Je la connais bien, ce n'est pas une ville mais une pieuvre. Toutes les rues parallèles et de biais convergent vers un centre liquide et boursoufflé. Les tentacules de la bête portent chacune une seule lignée de maisons à deux façades : l'une à petits carreaux, l'autre à lourds rideaux. C'est là que j'ai entendu, de la bouche de Vérax, la bonne nouvelle de Notre-Dame-de-Cléry, là que j'ai vu le beau regard de Violette injecté de l'encre la plus noire, là enfin que Justus et Bételgeuse, Vérax et La Chevelure et toutes les filles à noms d'étoiles furent absorbés par le puissant courant de portes magnétisées. L'obscurité par instant traversée de rayons

invisibles leur révèle l'espace à leur propre image, seule transparence incandescente : le squelette et la forme du cœur. De sourds déclenchements animent tour à tour des éclairs de soufre et d'acétylène, auréolent de mercure les corps automatiques. Ils se voient mauves et puis verts...

L'heure des attractions étant passée, ils sont rejetés à la rue par cette même machinerie compliquée. Le visage tout épuré, ils regagnent des cimes où ils se croient nés. (L'homme-tronc s'en va penser dans son quartier.)

Au jour, le poulpe ensablé ne laisse pas trace de ses étirements et de ses convulsions, on peut mettre le cap sur cette plage ensoleillée.

C'est bien sur une telle plage que je découvris le ciel, un ciel immense et sans nuages où se perdait un cerf-volant. Croyant le suivre puisque mes yeux ne le quittaient pas, je courais sans fin pour l'atteindre. Haletante, je me jetai sur le sable : le sable aussi file entre les doigts avec une caresse chaude qui fait rire.

L'inévitable cortège : ces femmes en noir me ramenèrent par des rues à courants d'air glacés vers une "villa gothique" dont les vitres reflétaient un soleil pourpre. C'est le premier jour de ma vie que je regardai en voyant.